

## APERÇU SUR LA MYSTIQUE ET L'ALCHIMIE

**L'**ALCHIMIE autrement appelée science sacrée, tant pratiquée tout au long du Moyen Age, affirme avoir pour but de ses recherches la découverte de la « très précieuse Pierre Philosophale ». Quelle est-elle ? Où et comment la trouve-t-on ? En gardant à l'esprit le conseil donné aux lecteurs dans la **Turbe des Philosophes** : « Ils doivent entendre nostre intention, et non pas se prendre aux paroles », écoutons ce que dit Pierre Vicot, alchimiste normand de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. « Or la pierre, à bien considérer son essence, ses effects et sa vertu, est par les yeux d'un vray philosophe cogneue dans toutes les choses qui sont au monde, laquelle pierre n'est mie autre chose qu'une vertu célestielle spécifiée dans tous les individus de la nature, la nature de laquelle iacoit que très noble est pourtant en sa primeraine nature en indifférence générale dont elle se devest en espousant la nature des choses sous le mantel desquelles elle produict effects convenables à icelle nature moiennant toute fois la première vertu qui tient en son Secret, couleurs, odeurs et autres puissances<sup>1</sup>. »

A partir de ce court extrait de texte, il sera possible de définir quelques points importants dans le corps des doctrines alchimiques, notamment ce qui concerne la création du monde et la nécessité de l'œuvre alchimique. On peut noter tout d'abord que l'adepte présente ici une genèse de la Pierre Philosophale, genèse d'autant plus complète qu'elle est DITE. En

effet, et c'est là le premier point important, l'alchimiste est un homme qui parle, par nécessité, pour répondre à la fois à un vœu de Dieu et aux besoins des hommes. Il parlera car la création sera incomplète tant que l'homme ne l'aura pas dite. La tâche de l'alchimiste est très précisément de poursuivre la création en la comprenant (la prenant en lui) afin de la conduire à son terme. Mot pris dans son double sens d'achèvement et d'élément de parole : achevément par la parole.

Reprenons ceci. Selon ce que dit Vicot de l'histoire de la Pierre, il y a trois temps dans la création. Tout d'abord la « primeraïne nature » vêtue du bel habit de l'unité ; c'est l'enfance de la Pierre. Puis sa puberté, c'est-à-dire la découverte du multiple, et enfin son âge mûr que l'alchimiste ne nomme pas, mais qu'il réalise dans la conscience et connaissance des deux âges précédents, ce qui correspond en propre à la transmutation de la Pierre. On peut noter que l'alchimiste parle également de trois temps essentiels dans les opérations pour l'obtention de la Pierre ; ces trois phases sont l'œuvre au noir, l'œuvre au blanc et l'œuvre au rouge. Le passage de l'une à l'autre de ces phases ne se fait pas dans une continuité parfaite. Les expressions employées par Vicot pour marquer la transformation de la nature originelle sont éloquentes. Il décrit la double action de se dévêtir et de s'habiller sous un nouveau costume. Ceci donne l'idée d'une représentation scénique. Il en est ainsi. Lorsque la nature quitte le sommeil de la nuit des temps pour entrer dans la lumière de la dualité du jour et de son ombre, commence « le drame essentiel, celui qui est à la base de tous les Mystères, celui de la difficulté et du Double, celui de la matière et de l'épaississement de l'idée<sup>2</sup>. » Ce drame est celui de l'alchimiste en tant qu'homme face à la nature dont « la première vertu tient en son secret ».

Il est tout à fait remarquable que Vicot ait associé, comme puissances et vertus de la na-

ture, le secret avec les odeurs et les couleurs, voulant dire à la fois le secret sensible et la virtualité des autres qualités. Pour l'alchimiste, tout est manifestation de quelque chose ; la nature n'est pas inerte, elle vit et elle a un sens, la connaissance duquel est son but. Comment procédera l'alchimiste ? « Il faut rendre manifeste ce qui est caché et occulte ce qui est manifeste. En cela seul consiste l'œuvre des sages<sup>3</sup> », assure Bernard de Trevisan, alchimiste du XV<sup>e</sup> siècle. De quoi s'agit-il ? Il s'agit de délier ce qui a été lié, de refaire ce qui a été fait. C'est une recreation qui implique que l'on fasse à l'envers le chemin de la création pour que l'on reprenne l'œuvre de la nature en l'achevant par l'art humain.

En quoi la nature a-t-elle besoin de l'intercession de l'homme ? C'est que Dieu a prescrit à la nature des bornes, des limites, et qu'il a réservé le dépassement de celles-ci pour l'accomplissement de la création « aux justes », c'est-à-dire à ceux qui d'après Bernard de Trevisan se seront employés à cultiver les sciences et à achever l'Arbre de Sapience<sup>4</sup>. Mais l'explication de la nécessité de l'homme dans l'œuvre de la nature est plus claire selon ce que dit un autre alchimiste : « Car sans le corps l'esprit ne peut agir et sans esprit en vain le corps appétera (desirera) l'âme<sup>5</sup>. » Cette âme que le corps et l'esprit en union recherchent est la Pierre Philosophale. Le fruit de leur désir commun sera lui-même désir. (Vicot nommait la Pierre **vertu** ; un texte alchimique parle du **Désir Désiré** ; le poète René Char dit que le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir<sup>6</sup>.)

La Pierre, le Désir est la récompense de l'union mystique de l'alchimiste avec la nature, de l'esprit avec le corps. Mystique parce qu'accomplie à la fois par la connaissance et par la grâce de Dieu. L'alchimiste en effet travaille autant qu'il prie. Le conseil donné au profane dans un ouvrage alchimique du XVII<sup>e</sup> siècle, le

**Mutus Liber**, stipule : « ORA, LEGE, LEGE, LEGE, RELEGE, LABORA ET INVENIES. » La connaissance à laquelle il œuvre est celle de Dieu, la lecture est celle de l'œuvre de Dieu. Or la Pierre est dite par tous les alchimistes sans exception : DON DE DIEU. C'est là l'expression la plus claire de la mystique alchimique.

Il convient de s'arrêter sur le don. Il ne faut pas le comprendre comme un simple échange, un passage de main à main sans contact des mains ni des yeux ; le don de Dieu invoqué par les alchimistes ne correspond pas non plus à l'idée que l'on se ferait d'une grâce qui tomberait du ciel sans que l'on sache pourquoi, et dont on irait chercher l'origine dans la volonté insondable de Dieu. Ce serait oublier que l'alchimie est une science initiatique et que l'adepte est un savant qui connaît parfaitement le « règne de nature ». A cette condition préliminaire de la connaissance, pour la découverte de la Pierre, il en est une autre, plus subtile et particulièrement importante, que les alchimistes n'oublieront jamais de rappeler : celui qui s'apprête à mener de longues études dans l'espoir de la possession de la Pierre Philosophale doit être pur dans ses intentions. Dès les premières pages de leurs traités, les alchimistes sont nombreux qui préviennent le lecteur que l'homme le plus savant jamais ne trouvera le grand secret si son cœur n'est pur. Il faut que « cet homme soit sage, craignant Dieu, constant, patient et humble, et non cuidant ou par trop présument de sa science<sup>7</sup>. »

Pour comprendre le don, il faut dépasser la première idée selon laquelle il ne s'agit que d'établir un rapport entre deux éléments, deux personnes par exemple. Cela serait singulièrement limiter le don, dans la mesure où l'on semble oublier que quelque chose est objet du don, ou du moins nier toute valeur en soi à cet objet. Or pour les alchimistes ce qui est donné par Dieu est proprement le don. Ce qu'il con-

vient d'expliquer. On remarquera d'abord que, comme pour le rire, le don demande à être réalisé de semblable à semblable. C'est en quelque sorte une reconnaissance d'identité, ou plus précisément une nouvelle naissance à partir de cette identité puisque l'on passe de un à plus qu'un. Cette identité doit être si parfaite que la sensation de se perdre dans l'autre doit se conjuguer au même instant avec la sensation de se retrouver dans sa totalité. Se perdre et se retrouver, donner et rendre, c'est le même mouvement, comme lorsque l'on dit qu'une femme se donne à un homme ou se perd en lui.

Si on demande maintenant à quel moment intervient le don, c'est-à-dire si on veut placer le don dans l'éclairage du temps, en constatant que certains alchimistes ont trouvé la Pierre (ont reçu le don de Dieu) beaucoup plus tôt que d'autres, on doit demander aussi pourquoi se fait le don ? Le don échappe ici à toute volonté, il n'y a pas de volonté de donner (pour faire plaisir, par exemple), il n'y a pas de détermination individuelle quant à l'instant auquel se fera le don. En fait il semble que le don se fait donner, au sens où c'est celui qui reçoit qui fait qu'il y a don ou pas. C'est parce que la réception est prête que le don se fait. Encore qu'il faille préciser qu'il n'y a dans la réception aucune volonté bonne ou mauvaise de faire donner, mais une volonté pure, comme il est dit dans les doctrines orientales que l'enfant qui veut naître réunit dans l'union charnelle ses parents<sup>8</sup>.

Le receveur, qui nourrit le donneur de son don et proprement reçoit ce qu'il a donné, doit réaliser le don parfaitement en donnant à son tour. L'alchimiste en effet a l'obligation de transmettre le don de Dieu, la découverte de la très précieuse Pierre Philosophale. Mais ce qu'il va donner, c'est le recevoir, et ceci est parfaitement éclairant du don qui apparaît maintenant tout à la fois comme recevoir le don et donner le recevoir. Cette structure du don, on voit déjà

qu'elle correspond à ce qui a été dit ci-dessus de la nécessité pour l'alchimiste de poursuivre l'œuvre de la nature en la disant, car dire la nature sera le geste humble de la réception : le don de sa réception, la nature étant don de Dieu.

On comprendra mieux le don d'après la comparaison que font eux-mêmes les alchimistes de leur magistère avec la Messe chrétienne. Le don de Dieu pour l'alchimiste sera la Présence Réelle dans l'Eucharistie pour le prêtre. Cependant l'alchimiste élargit considérablement le champ de la présence puisque selon Maurice Aniane : « Le vrai rôle de l'alchimie (c'est) : célébrer analogiquement une messe dont les espèces ne seraient pas seulement le pain et le vin mais la nature tout entière<sup>9</sup>. » La Pierre est le Christ, répètent tous les alchimistes. Il est frappant de constater que l'élaboration de la Pierre reprend les diverses phases de la vie du Christ. Michel Maier, alchimiste lui-même parlant d'un autre alchimiste, écrit : « Cet homme savant comprit ce qui était imputé à la Pierre philosophique, comme étant la naissance, la vie, la passion ou l'exaltation dans le feu et, par suite, la mort dans la couleur noire et ténébreuse ; enfin la résurrection et la vie dans la couleur rouge et la plus parfaite. De là, il établit le rapport de la Pierre avec l'œuvre du Salut des hommes, c'est-à-dire avec la nativité, la vie, la passion, la mort et la résurrection du Christ, qui toutes sont rappelées dans la Messe<sup>10</sup>. »

Dans une position intermédiaire entre le mystique traditionnel et le prêtre, l'alchimiste vise moins à être au niveau de Dieu qu'à chercher le véritable rapport à Dieu. Maurice Aniane écrit : « L'alchimie dont le rôle doit rester cosmologique ne cherche pas à s'unir à la transcendance, mais à établir un contact avec elle par le rayon « angélique » qui unit le supra-formel au mode des formes<sup>11</sup>. »

Il est temps de voir maintenant sur quel espace se déroule le don. C'est l'espace du silence, celui du septième jour, celui du repos, chaque chose ayant été posée. Ce silence, l'alchimiste comme le Créateur l'établit sur son œuvre — dans son œuvre. C'est le silence du mystère, un silence qui ne cesse de dire. Car le repos n'est pas la fin de la création, ce n'est pas un espace vide, un temps séparé de l'autre. Ce sont les yeux qui regardent. Le silence, c'est la présence du dieu, le mystique étant celui qui vit dans le présent du dieu. Comprendons bien en quoi ce présent est riche de sens. Il est d'abord l'objet du don, puis selon le sens de présenter — c'est-à-dire faire connaître, apporter la connaissance — ce qui fait être ; il est enfin ce présent défini dans le temps. Ayant déjà abordé le premier sens, voyons les deux autres. La présence de Dieu, l'alchimiste la conçoit dans la nécessité et la possibilité d'œuvrer sur la nature, de prolonger la genèse dans son laboratoire. « Car les corps parfaictz par nature ont seulement simple forme parfaite pour leur degré et nature y a seulement besoigné quant au premier degré de perfection et ainsi ils sont comme morts. C'est par l'art qu'ils seront parfaits véritablement<sup>12</sup>. » Un autre alchimiste cité par Trevisan lui-même, Maître Guillaume, exprime la même idée : « Nature crée les matières et non pas art. Mais après quand elles sont créées, art les fait être et conjoindre avec la vertu naturelle qui est la cause principale. Et art est la cause féconde de icelle chose<sup>13</sup>. » Ainsi donc la présence se marque par le manque, en ce sens que l'alchimiste perçoit Dieu dans le don qui lui est donné d'aider la nature « asphyxiée par la déchéance humaine », dit M. Aniane, qui ajoute, « offrant à Dieu la prière de l'univers, il ancre celui-ci dans l'être et renouvelle son existence<sup>14</sup>. »

Etudier comment se fera cette offrande, c'est voir le dernier sens de Dieu présent, celui de la présentation. L'alchimiste donne représentation

de l'histoire de la matière, c'est-à-dire qu'il va mémoriser le drame de la création. Comment se déroule celle-ci ? Trevisan répond : « Si tu veux ajouter quelque perfection à ses productions (de la nature) comme cela se peut faire facilement, imite-la et sers-toi pour parvenir à ta fin des mêmes moyens dont elle s'est servie pour faire le commencement... Parcours tout le genre métallique depuis la fin jusqu'à son origine et depuis son origine jusqu'à sa perfection et par cette spéculation tu apprendras toutes les opérations que tu dois faire dans le grand œuvre<sup>15</sup>. »

Sur la scène de son laboratoire l'alchimiste va faire jouer à la matière le jeu de la première création, et on a compris que l'alchimiste ne sera pas uniquement souffleur (nom qui désigne dans les livres de la science les chimistes vulgaires qui croient pouvoir transmuter la matière sans l'aide de Dieu). Il sera à la fois le metteur en scène et l'acteur. Que verra le spectateur, celui qui est à l'écoute de l'alchimie ? La parole de l'alchimiste est un sceau ; lorsqu'il a trouvé la Pierre Philosophale, l'alchimiste scelle son œuvre par un livre ou par une œuvre d'art, sculptée ou peinte. Le sceau, étant la marque de la propriété, non pas au sens matériel de possession mais plutôt de qualité, comme on parle des diverses propriétés de l'or. Le livre ou l'œuvre gravée ou peinte restera donc toujours à un niveau de virtualité. C'est qu'il faut maintenir intégralement la nature en son secret ; l'alchimiste invite à le recevoir, il ne fait rien par volonté mauvaise comme le pensent les envieux, mais c'est selon le mode d'apparaître du secret que doit se manifester le mystère. Le mystère de la nature réside dans sa virtualité. La parole du mystère doit se manifester de même. Aussi bien, les livres d'alchimie sont-ils troublants. C'est que « les philosophes ont appelé ce secret Verbum Dimissum, c'est-à-dire la parole laissée ou tue en cet art, laquelle à peu près tous ont celée<sup>16</sup>. » On comprend en

quoi le sceau ne ferme pas ; bien au contraire il est le premier indice dans la découverte de la Pierre, il est la main qui retient devant le danger et qui par cela dit le danger dans sa virtualité. Car il y a danger. Dans le **Livre des Figures Hiéroglyphes** attribué au légendaire Nicolas Flamel, il est dit à propos de figures d'un texte trouvé par l'auteur : « Je ne représenterai point ce qui était écrit en beau et très intelligible latin (...) car Dieu me punirait d'autant que je commettrais plus de méchanceté que celui (comme on dit) qui désirerait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une teste et qu'il la put couper d'un seul coup<sup>17</sup>. » On ne force pas impunément la nature en sa vertu.

Ces opérations terminées, « l'alchimiste est alors le roi secret, l'être consciemment central qui relie le ciel à la terre<sup>18</sup>. » Le symbole qu'il choisit pour représenter l'alchimie est celui par ailleurs utilisé pour représenter le Christ : le pélican. C'est bien dire sa dépendance vis-à-vis des hommes et de la matière. Ce que vise la philosophie alchimique n'est rien moins que d'assumer le rôle de l'homme sur terre dans le sens où le Christ voulait réaliser la parole de son Père. L'homme, créé à l'image du Créateur, se doit de réaliser entièrement cette image, ce qui revient à poursuivre l'œuvre de la création. Ce devoir est impératif. Trevisan s'adressant à son disciple lui rappelle une parabole de la Bible : « Tu sais quelle fut la punition du serviteur paresseux pour n'avoir pas fait valoir les talents que le Seigneur lui avait donnés<sup>19</sup>. » Dieu, dit-il plus loin, ne veut pas que l'on cache la lumière sous le boisseau.

Ce que recherche l'alchimie c'est de maintenir le contact de l'image avec ce dont elle est l'image. Le miroir était un symbole constamment utilisé au Moyen Âge ; il servait principalement à dénoncer la luxure. On le retrouve dans l'alchimie, où il signifie d'abord les apparences

à dépasser, puis la nécessité pour l'homme de recréer ; c'est-à-dire, dans la reconnaissance du don de Dieu, la première image, l'homme devra rendre à Dieu cette image. Cet échange incessant, ce double mouvement, caractérise, comme il a été vu, la mystique alchimique.